10e ANNÉE — N° 3321 — Quotidien

Le Numéro { Paris..... 0 fr. 20 / Hors Paris.. 0 fr. 25

LONDON OFFICE, 20, High Holborn W. C. 1. Tél. : Holb 5383 Principal Correspondent H. Bonnaire

ABONNEMENTS

	UN AN	6 MOIS	3 MOIS
France	65 f.	35 f.	20 f.
Etranger	100 f.	50 f.	25 f.

COMŒDIA

Directeur : GEORGES CASELLA

MERCREDI 18 JANVIER 1922

RÉDACTION ET ADMINISTRATION 27, — Boulevard Poissonnière, — 27 PARIS (2e)

Tél. : CENTRAL 88-67, LOUVRE 13-03 Adresse Télégraphique : COMŒDIA-PARIS

COMŒDIA-PUBLICITÉ — Téléphone : Gut. 11-36

LES FÊTES DU TRI-CENTENAIRE A L'OPÉRA

L'Hommage des Comédiens de Paris, à Molière

De cette matinée organisée hier à l'Opéra par la direction des Beaux-Arts, il restera deux grands souvenirs : M. Lucien Guitry dans Alceste, et, les dix secondes de recueillement imposées à l'assemblée tout entière en quelques mots par le grand comédien au dénouement de la cérémonie du *Malade imaginaire*.

Cette belle idée d'un instant pieux consacré à Molière à la phrase où, jouant, il ressentit l'atteinte mortelle, un de ses modestes mais fidèles serviteurs, M. Denis, pensionnaire de la Comédie-Française, l'avait exprimée ici.

Regrettons que la Maison de Molière n'ait pas compris combien il était nécessaire à sa gloire et à sa vie morale de faire ce geste religieux. Elle a perdu, là, une occasion qu'elle attendra désormais durant cent ans, « quand, farcèmes cons... »!

Il ne lui reste maintenant qu'à « rattraper » un autre beau geste, en n'assistant point en corps au pèlerinage à la tombe de Molière, au Père-Lachaise, qui a lieu ce matin, à 10 heures 30 ! Que cette tombe soit ou non un cénotaphe, n'importe ! L'essentiel consiste à manifester, par un geste susceptible de relier les âmes et de frapper l'imagination populaire, l'hommage à un génie envers qui tous les comédiens — sans parler des auteurs — sont redevables.

A l'Opéra, ce fut très simple et très beau. La cérémonie du *Malade imaginaire* allait se terminer. A la réplique d'Argan, M. Lucien Guitry, s'avançant au centre de la scène, arrêta d'un geste M. Polin qui faisait Argan. Il était grave et, sous la vaste perruque, sa tête lémnine impressionnait déjà. Sa voix mordante et mâle sonna. Et il dit à peu près ceci :

« Nous, acteurs comédiens de Paris qui nous sommes réunis ici pour célébrer, honorer, fêter, glorifier la mémoire de Molière qui fut à tous notre ancêtre, notre maître, notre ami, nous allons nous arrêter à cette réplique où, jouant quelque malade la comédie, il reçut, coup près de deux siècles et demi, le coup fatal. La réplique qu'il ne put dire ne sera pas dite, et vous comprendrez dans quel sentiment pieux nous nous lèverons tous pour nous recueillir immobiles et en silence... »

Et tous les artistes de la cérémonie s'étant dressés, tous les spectateurs, à leur tour, se levèrent. L'émotion gagna les plus indifférents. L'âme immortelle d'un homme passait...

⁂

Cette Cérémonie, fort gentiment organisée et qui réunit une brillante corbeille d'acteurs du boulevard, si elle n'est pas la plénitude imposante de celle de la Comédie-Française,

(Dessin de Rip)

M. Lucien GUITRY

si elle mêla à des épisodes charmants quelques disparates, fut pourtant bien réglée, bien jouée par MM. Polin (Argan) et Max Dearly (le Prétendu), bien annoncée par M. Mounier, régisseur parlant au public d'une voix éclatante. MM. Signoret, Raimu, Bour, « décorés quarantenaires » avaient été particulièrement applaudis, et dans le défilé qui précéda la cérémonie, on avait été charmé par Mmes Jeanne Lion, splendide et radiante en Adrienne Lecouvreur ; Yvonne Printemps, rayonnante Délaïre ; Berty Daussmond et Edmée Favart, en Mme Dorée et en Dorée, touché enfin par l'entrée au bras de M. Sacha Guitry de Mme Dayras-Grasset, la doyenne toute menue dans la salle immense, et qui, durant la cérémonie, chantait les répons de toute son âme.

Mais, revenons au spectacle. Il avait commencé par quelques scènes de l'acte III de *Tartuffe*, où M. Huguenet faisait Tartuffe, M. Signoret Orgon, M. Paul Bernard Damis, Mmes Jeanne Granier Dorine, et Mme Serzine Elmire. Ces débutants — pas tous — dans Molière eurent bien l'air de débuter. Ils rajeunissaient à vue d'œil, et retrouvaient leurs maladresses du Conservatoire. C'était charmant. Cela prouve que le plus grand talent — et l'on sait s'ils en ont ! — ne prévaut pas contre l'habitude et le travail. N'insistons pas ; jouons leur bonne volonté qui certainement ferait, après quelques essais, les merveilles qu'une improvisation ne permet pas.

⁂

Et nous voici devant l'Alceste de M. Lucien Guitry. Le rideau à peine levé, un homme puissant, imposant, surgit de la coulisse. En un éclair, il est maître de la salle. Le port est superbe ; la tête aux volumes massifs mais lourds de pensée rayonne ; les yeux, à certaines répliques, quand la voix rentre en elle-même, se creusent. Toute l'hypocondrie, toute la tragédie de l'homme hérissé d'être homme est devant nous. Voilà l'Alceste pathétique, l'Alceste saturnien. A ce « tempérament », M. Guitry prête cette humanité simple et facile qu'il possède. Des répliques trouvent une vie nouvelle, et l'âme de cet Alceste ne cesse pas de transparaître et d'animer d'un mouvement intérieur toutes les scènes. La « chanson du roi Henri » est glissée d'abord, avec un naturel exquis, puis soulaïn, à la reprise, elle s'élargit, elle s'amendrit, et l'on y trouve toute l'âme trop sensible et trop pure du grand malheureux. Comme on voudrait voir cet Alceste aux prises avec Célimène ! Comment cette bonne de sa faiblesse qu'en un seul vers M. Guitry nous fit sentir, comment la mènerait-il aux pieds de sa souveraine ? Oui, on voudrait voir cela, et la scène serait passionnante.

Car l'Alceste de M. Lucien Guitry est-il l'Alceste de Molière ? D'Alceste, on dit rire. Qui doit rire ? Célimène et ses amis ou bien le public, ou bien les deux à la fois ? Que de problèmes ! Certes, nul ne prétendrait à rire de l'Alceste de M. Guitry. Il nous émeut trop fortement et de quelle grandiose façon ! Mauburn, me disait-on hier, le jouait ainsi, et si Worms, si M. Leitner son disciple, si M. Raphaël Duflos le maintiennent, quelque différents par des détails, dans la même ligne, ils ont tort selon le véritable esprit du héros. Mais, à ce fond, M. Guitry ajoute sa puissance.

Alceste, semble-t-il, tout émouvant qu'il soit, reste comique. Ses violences déplacées dans un milieu délicat, ses emportements absurdes et de mauvais son amusent la galerie et même le parterre, bien qu'il sente sa sincérité. Mais la sincérité n'a pas de monde, vous le savez comme moi. La bonne éducation en rit. Ce monsieur gesticulant, criant, sincère, qui dit son fait à tous, le divertit d'abord énormément. Qu'importe qu'il ait raison !

Or, M. Lucien Guitry dit son fait avec tant de gravité et de prétendeur, dans un style si ramassé, aux gestes si mesurés, qu'il reste toujours de bonne compagnie. Ne rendit-il pas le parfait Alceste s'il apparaît de grands éclats, plus en dehors, à cette connection d'âme que nous avons tant admiré ? Si, en restant philosophe, il revêtait des apparences un peu plus folles ?

Félicitons la diction élégante et simple de M. Pierre Magnier (Philinte) et celle de M. Louis Gauthier (Oronte), taquet, entré fort mal et sans mouvement, se rattrape en disant joliment le sonnet. Tous s'appliquèrent à faire le moins de vers faux qu'il est possible à des comédiens dont l'oreille a oublié le nombre des Muses.

Avant la Cérémonie, M. Sacha Guitry et Mlle Yvonne Printemps, qui chante bien joliment, avaient, avec une simplicité rendre, interprété une saynète : *Chez Jean de La Fontaine le 17 février 1783*, dont le titre seul dit la bonhomie fraîche, gracieuse, convenable.

GABRIEL BOISSY.

La Matinée

La *Nin* que les Beaux-Arts offraient aux parlementaires, à l'Académie Nationale de Musique, a parfaitement réussi, l'entends qu'elle a obtenu un fort brillant succès. Mais il est un fait étrange, c'est que l'Opéra n'ait point participé à ce gala donné à l'Opéra. Une partie des chœurs et de l'orchestre, sous la direction de M. Henri Büsser, prêta bien son concours, mais on aurait pu s'attendre à voir briller le corps de ballet et les artistes du chœur.

La musique et la danse sont perpétuellement mêlés à la poésie ou à la prose dans la comédie molièresque, on l'oublie trop souvent.

« Nos manuels de littérature, écrivait il y a quelques jours, dans le *Gaulois*, M. Louis Latry, ont pris l'habitude de négliger ces intermèdes ou de ne les signaler qu'en des notes dédaigneuses. C'est là un préjugé moderne que les contemporains ne connaissaient pas. Molière a voulu que *Le Sicilien*, *Le Mariage forcé*, *L'Amour médecin*, *Pourceaugnac*, *Le Bourgeois Gentilhomme* et *Le Malade imaginaire* fussent entrecoupés d'entrées de ballet. »

Quelle belle occasion l'on avait de ressusciter, avec les éléments que peut fournir l'Opéra, une œuvre comme *Le Bourgeois Gentilhomme* par exemple, avec toutes ses entrées de ballet et tous ses intermèdes de chant !

Je ne pense pas que la direction de l'Opéra se serait opposée à un semblable projet, d'autant que c'était là, dirons, son dessein. Il est regrettable qu'il n'ait point été exécuté ; c'est prétendu-on, faute d'avoir trouvé, auprès d'un autre théâtre subventionné la part de collaboration nécessaire.

Ce n'est pas que le gala d'hier n'ait été des plus brillants, mais il aurait pu avoir lieu aussi bien au Trocadéro, ou dans quelque autre théâtre, qu'à l'Académie Nationale de Musique et de Danse.

Nous eûmes cependant de la musique ; l'orchestre de l'Opéra, habilement conduit par M. Henri Büsser, interprète l'ouverture d'*Armide*, de Lully ; l'ouverture de *La Couronne de Fleurs*, de Marc-Antoine Charpentier ; le Menuet du *Bourgeois Gentilhomme*, de Lully, qui fut bissé. Mme Yvonne Printemps chanta l'air de Lully, *Revenez Amours*, qui fut également bissé, et les chœurs entonnèrent les airs que Marc-Antoine Charpentier composa pour la cérémonie du *Malade Imaginaire*.

Les rôles capitaux de *Tartuffe* et de *Misanthrope* furent interprétés par Mmes Jane Granier et Vera Sergine, MM. Hugenet, Signoret et Paul Bernard, par MM. Lucien Guitry, Pierre Magnier et Louis Gauthier.

M. Sacha Guitry joua, avec Mme Yvonne Printemps, un à-propos qu'il avait composé sur la mort de Molière.

La dernière scène du *Malade Imaginaire* et la cérémonie furent interprétées par Mmes Alice Bayet et Yolande Laffon et par MM. Polin, Lefeur et Aimé Simon-Girard.

Avant de jouer la fameuse « cérémonie » au cours de laquelle Molière perdit connaissance et mourut, les artistes de Paris qui devaient l'interpréter furent présentés au public et vinrent signer sur la scène un registre qui portera les noms de Mmes Germaine Aubry, Alice Bayet, Barbier-Krauss, Alice Bonheur, Régina Camier, Marguerite Deval, Dantès, Berty Daussmond, Edmée Favart, Jane Granier, Yane Lambray, Jane Lion, Yolande Laon, Yvonne Printemps, Jane Provost, Marcelle Praines, Jeanne Rolly, Germaine Rian, Suzanne Revoyre, Sylvie, Vera Sergine, Marlette Sully, Marcelle Yvren, Jane Hyrem, et Mme Dayras-Grasset, qui parut au bras de M. Lucien Guitry, et fut longuement acclamée ;

De MM. Armand Bour, Brunet, Baron fils, Victor Boucher, Henri Beaulieu, Berthier, Paul Bernard, Chameroy, Caf'amand, Désdumont, Franck, Lucien Guitry, Guyon fils, Grétillat, Huguenet, Hiéronimus, Kerly, Koval, Henry Krauss, Lefeur, Lorrenzonnière, Max Dearly, Pierre Magnier, Mondier, Louis Maurel, Georges Peaut, Polin, Robert Pitoëf, Perlugette, Pelaïa, Raimu, Saint-Paul, Signoret, Aimé Simon-Girard, Tarride, Tonnel, etc.

Parmi les personnes présentes dans la salle, nous avons noté :

Dans son avant-scène, M. Léon Bérard, ministre de l'instruction publique et des beaux-arts ;

M. le préfet de la Seine et Mme Autrand, MM. Henri Auriol, Albert Aveline ;

MM. Maurice Bender, Antoine Baudin, M. et Mme Robert de Beauplan, MM. Boyer de Laforêt, Georges Boyer, Georges Bourdon, Gabriel Boissy, Joseph Bédier, Henry Bidou, Léon Blum, Pierre Brisson, Brindejonc-Offenbach, Adolphe Bouchon, Paul-Boncour, Ferrand Bourgeat, André Beaunier, Jacques Blanchard, Blondot, Gaston Bérardi, Armand Berthez, Tristan Bernard, Salei-Georges de Bouhélier, Emile Berrie, M. et Mme de Brunoff, Mmes Balsera, Louise Bédy, Andrée Barelly, Mlle Bourgat ;

MM. Guillaume Chastenay, Alexandre Cotell, Charles Caussé, Raymond Charpentier et Mme C.-A. Carpentier, Caffamand ;

M. et Mme Henri Duvernois, MM. Dallemier, Lucien Descaves, Dautreme, Mlle Lili Destys, M. et Mme Jules Delmi, Mlle Marie Dubus, Mmes Hélène Durrieu, Madeleine Daniloff ;

M. d'Estournelles de Constant ;

MM. Emile Fabre, administrateur de la Comédie-Française ; Marcel Fouquier, Mlle Edmée Favart ;

M. et Mme Gaston Gabaroche, MM. Régis Gignoux, Edouard de la Gendara, Victor Gourset, Mme Galignard ;

MM. Edmond Harancourt, Halaimbourg, Henri Hirschmann ;

MM. Lafferre, ancien ministre ; Louis Lalor, Gaston Lebel, Paul Léon, Lionel Lacroix, Mlle Emmy Lynn ;

MM. Madrazo, André Messager, M. et Mme Jean Mestager, Moreau-Vauthier, Pierre Mortier, Mme Hélène Mirogolsky, Mlle Marianne Monet ;

M. Nunière, Mme et Mlle Normand ;

M. et Mme Robert Oudot ;

M. et Mme Daniel Poiré, M. Payelle ;

M. Charles Quinel ;

MM. Jacques Rouché, Raymond Recouly, Daniel Riche, Auguste Rondel ;

MM. Paul Soudey, Louis Schneider, Georges Schmidt, M. Olivier Salmière, Louis Segain, Alfred Savoir, Mlles Jeanne Saint-Bonnet, Suzie-Welty ;

MM. Guillaume Trouchet, Tenroc, Tor, Jules Truffier ;

MM. Valmp-Bayeur, Raoul Vinerbe, Sébastien Vaïrel, Vallier, Mlle Annie Veneuil, Mme Zélie Weil, etc., etc.

André RIGAUD.

UNE GRANDE PREMIÈRE A BRUXELLES

Madame Sarah-Bernhardt dans "Régine Armand"

Pièce nouvelle, en 4 actes, de M. Louis Verneuil au Théâtre des Galeries-Saint-Hubert

Depuis quelques jours, Mme Sarah Bernhardt reçoit au Théâtre des Galeries, de la part du public bruxellois les marques répétées d'une

(Photo Nouvelliste)

Mme Sarah BERNHARDT

admiration qui va parfois jusqu'aux acclamations.

Dans *La Gloire*, puis dans *Daniel*, la grande tragédienne a d'abord repris avec son incomparable talent. Quelques représentations de ces deux pièces ont fait des salles combles. Les critiques n'ont pas marchandé leurs louanges qui ne sont d'ailleurs que trop méritées. Sarah Bernhardt reste surprenante autant pour ses compagnons artistiques, que pour son art, si maîtrise de dire le vers, surprenante dans la merveilleuse illusion qu'elle donne de la jeunesse.

Elle vient pour terminer son séjour à Bruxelles, de créer une nouvelle pièce de M. Louis Verneuil. C'est un drame en prose qui porte le titre d'une héroïne *Régine Armand*. Ce personnage est celui d'une grande comédienne, en la circonstance Mme Sarah Bernhardt, ce qui permet à l'auteur de mettre en valeur toutes les qualités de cette émouvante interprète. Il y a certes là quelque habileté de la part de M. Verneuil, mais si *Régine Armand* n'a cependant pas toutes les qualités de certaines comédies légères, du *Triangle*, par exemple, qui lui valut de très beaux succès l'an dernier au théâtre du Parc.

Le sujet de son drame n'en est pas bien neuf.

Le banquier Vorand soupçonne sa femme, Denise, de le tromper avec Michel Armand, le fils de la célèbre comédienne. Vorand torturé par le doute, la jalousie, cherche la vérité qu'il ne parvient pas à arracher à sa femme. Par amour pour Denise, Michel se bat en duel avec un goujat. C'est chez la mère du jeune homme, chez Régine Armand, que le mari vient apprendre le résultat de cette rencontre. Un mensonnège fait croire à Régine que son fils est tué et cette circonstance découvre à Vorand son déshonneur. Il tue sa femme, tandis que Michel revient sain et sauf. Denise meurt en exhortant Michel de bien aimer sa mère.

C'est là l'action, mais le drame est écrit autour de l'âme de la mère, de cette mère adorable qu'est Sarah Bernhardt. Toutes les émotions, toutes les angoisses maternelles, avec des accents inoubliables, donnent à la pièce grâce à Mme Sarah Bernhardt, une valeur qu'on peut critiquer au point de vue dramatique pur, mais qu'il convient cependant d'admirer. L'art qu'a voulu M. Verneuil n'est autre que celui de Mme Sarah Bernhardt. Il faut le Mission d'une telle démagogie dont fort peu d'artistes seraient capables. D'ailleurs, malgré cette démagogie même, il arrive à provoquer de gros effets auxquels le public n'est pas resté insensible.

L'auteur interprète avec autorité le rôle du fils de Régine Armand. Les autres personnages

(Photo Sabourin)

M. Louis VERNEUIL

furent fort bien créés par MM. Arquillière, Dubosc, de Féraudy, Sky, Mmes Violette et Montbazon.

EMILE DE MONCEAU.

A LA CIGALE

"Batignolles-Cigale-Odéon"

Revue à grande mise en scène en 2 actes et 22 tableaux De MM. Clément Vautel et Max Eddy

UNE DES SCÈNES PRINCIPALES DE LA REVUE

La revue qui donna l'occasion à M. Génier, directeur de l'Odéon de se produire au music-hall permit à Mlle Berthe Phanade — une artiste dont il faut retenir le nom d'obtenir un grand et légitime succès.

Depuis longtemps, je crois, on ne vit salle de générale aussi remplie. Il faut croire que tous les candidats de l'Odéon s'étaient donné rendez-vous dans le music-hall du boulevard Rochechouart.

Le titre même de la pièce qui rappelait un nom de ligne d'omnibus en même temps qu'une charmante petite fantaisie de Courteline, nous disait que la question odéonienne serait amplement traitée au cours du spectacle. Elle le fut, en effet, et l'arrivée de suite aux scènes de M. Génier puisqu'elles doivent constituer comme toute la principale attraction de la revue de MM. Clément Vautel et Max Eddy.

M. Génier s'est présenté à nous sous trois formes : Moro de Giafferi, peintre en bâtiment cubiste ou Aristide Briand. Il fut original et variété car aucune création de ce grand artiste ne saurait nous laisser indifférents.

Un des maîtres les plus réputés du barreau avis les meilleures de la revue de la Cigale qui contient d'ailleurs plusieurs passages fort réussis.

M. Génier s'est transformé physiquement de façon étonnante en un parfait Moro de Giafferi. Il n'a pas saisi tout à fait, à mon sens, l'ampleur des gestes fébriles de son modèle. Il n'a pas dû entendre, durant la fièvre des grandes audiences, la voix claironnante du grand avocat. Il n'a pas vibré aux accents pathétiques de ce magicien du verbe, de ce « phénomène de l'éloquence » qu'est Me Moro de Giafferi. Ne fréquentant pas depuis longtemps un prodigieux orateur, il n'a pu nous donner l'impression de cette pensée multiple, ondoyante également attentionnée sur plusieurs sujets différents qui se manifeste en phrases harmonieuses, en tournures archaïques, coupées d'exclamations de gouroux parisien. Il n'a pu saisir le je « m'emmerdisme » et la fine ironie qui jusent sous la gravité parfois un peu précieuse de celui dont on peut dire qu'il est avec Henri Robert le plus grand avocat d'assises de notre époque. Mais que M. Génier aurait pu personnifier un avocat simple plus. Il n'avait pas besoin de nous dire qu'il

DEUX TRANSFORMATIONS DE GÉNIER — Photo « Comœdia »

EN MORO-GIAFFERI — EN ARISTIDE BRIAND

reçoit chez lui une admiratrice qui venant le voir de près s'accuse des plus noires forfaits et vient implorer aide et protection. Elle explique qu'elle a tué son mari, sa fille et quelques autres personnes. Cette cause splendide passionne le défenseur. Déjà il « vit sa plaidoirie », il prépare ses effets d'éloquence. Il s'enthousiasme sur sa propre éloquence. Allons, il sera magnifique, sublime, invraisemblable. Il l'avoue lui-même. Et voici qu'il est pris de respect, d'amitié, d'admiration pour la personne qui lui apporte cette magnifique affaire. Volontiers il s'écrierait avec reconnaissance : « Ah ! les beaux crimes, madame ! » Mais la désillusion est proche. La jeune femme, naïvement, avoue son subterfuge. Non, elle n'est pas une meurtrière. Elle est une simple honnête femme et rien de plus. Elle subit des blâmations. Elle reçoit des injures. L'avocat se fâche tout rouge. Qui est-ce qui a fichu une pétaudière pareille qui n'a pas le moindre crime sur la conscience et se permet de déranger les gens occupés. Le défenseur de la veuve et de l'orphelin injurie la malheureuse qui a le tort d'être innocente. Il déclare qu'il va la faire arrêter et envoie quérir les agents.

Le voici désespéré et malade, il souffre d'une « plaidoirie rentrée », sa désillusion se tourne en rage. Il a la sensation de manquer la plus belle cause de sa carrière. Il finit, pour ne pas perdre les effets oratoires qu'il avait préparés, par tuer la jeune femme et les agents qui arrivent dans l'appartement. Ainsi donc, devant la Cour d'assises, il se défendra lui-même et son éloquence ne sera pas perdue. Le monde angoissé connaîtra malgré tous les obstacles son vibrant discours.

La satire est de qualité et quelqu'il soit question d'un avocat et non d'un juge, nous songeons au fameux « Je veux aller plaider de Perrin Dandin ! » Ce pourrait être le titre de cette fantaisie dont la charmante ironie a follement diverti. Cette scène et celle de Louise sont à mon

(Dessin de Rip)

M. GÉNIER (Me de Moro-Giafferi)

s'agissait de Me Moro de Giafferi et dès lors nous ne pourrions faire aucune remarque. Nous devions nous borner à constater que Génier joue la scène en grand comédien. Alors il n'est peut-être pas juste de lui adresser de petits reproches qu'il ne doit qu'à sa recherche de

(Dessin de Rip)

M. GÉNIER (Arrêtant)

la difficulté. Oublions, quand M. Génier parle, qu'il personnifie Me Moro de Giafferi et ce sera parfait.

M. Génier nous est apparu étonnant sous les traits d'un peintre en bâtiment qui veut se transformer en artiste cubiste, il a fait semblant de chanter et il a esquissé un pas de danse. La composition est fort adroite, mais il est évident que sur un tel terrain M. Génier ne peut lutter avec les artistes de music-hall qui sont des spécialistes.

Le troisième rôle de M. Génier fut un Aristide Briand dont l'apparition provoque des applaudissements dans toute la salle. Ils parvinrent à quantité de gens que ces bravos avaient une signification double et s'adressaient à la fois à l'artiste et au modèle. Le directeur de l'Odéon a compté un Aristide Briand bien de vérité. Visage, gestes, allure, organe, sont unités de façon remarquable. Ici Génier se montre le grand artiste qu'il est. Le malheur est que dans sa première scène, qui était excellente, Génier n'a pas été le Moro de Giafferi que nous aurions souhaité et que dans la troisième, d'une moralité plus discutable, où il personnifie Briand, Génier a été excellent.

De sorte que nous n'avons pas eu l'occasion d'applaudir dans un ensemble complet un tableau remarquable interprété par un comédien parfait » et c'est grand dommage.

Est-ce à dire que le tableau intitulé : A Washington ne constitue pas un gros effort de MM. Clément Vautel et Max Eddy ? Je pense qu'ils se sont hardiment lancés sur un chemin difficile en auteurs audacieux qui aiment à valoriser la difficulté. Ils ont essayé de réaliser un tour de force à mon avis irréalisable parce qu'il heurte les lois de la construction théâtrale dont quelques-unes sont basées sur la logique et le bon

(Dessin de Rip)

M. GÉNIER (Me de Moro-Giafferi)

Échos

18 Janvier 1922. — Rendez-vous pour **Tartuffe**, pour la première fois.

La robe...

Huguette Duflos descend au foyer pour répéter les pas de « Divertissement » dans *Le Bourgeois Gentilhomme*...

Le teint animé, secouant sa coiffure de plumes blanches, telle une haquenée, elle piaffe de colère... Elle est belle à ravir...

Alors, se mirant dans une glace : — ma robe ne me va pas ; je suis affreuse ! annonce-t-elle, d'un air tragique !

Et comme chacun, à l'envie la détrompe, elle entre en scène tout à fait rassurée...

Un « béquet » de Molière.

La première fois que *le Malade Imaginaire* fut joué, nous apprend Boursault, dans une de ses lettres, Béralde répondait aux invectives de M. Fleurant :

« *Allez, monsieur, on voit bien que vous avez costume de ne parler qu'à des c.ls.* »

Cette réplique... truculente, provoqua, paraît-il, un gros mouvement de protestation.

Molière ne s'entêta pas et dès la représentation suivante, la phrase fut modifiée comme suit :

« *Allez, Monsieur, on voit bien que vous n'avez pas accoutumé de parler à des visages.* »

Et, ma foi, Molière eut raison !

Le Bourgeois Gentilhomme est maintenant interprété par des artistes n'ayant pas l'étiquette officielle « de la Comédie-Française » ou « de l'Odéon ».

Autrefois on avait pensé, mais sans oser la réalisation, à des distributions bien boulevardières ; on partait volontiers de l'idée de confier Monsieur Jourdain à José Dupuis.

Et, pressenti, l'exquis comique des Variétés eut ce mot de déférente modestie :

— Le jouer, passe encore ; mais le savoir !...

Humour *in extremis*.

L'anécdote est amusante, quoique macabre. Le héros en fut l'un de nos brillants fantaisistes, aujourd'hui regretté.

Celui-ci agonisait dans sa chambre. Un intime vint le voir, qui lui tint ce langage :

— Mon vieux, puisque tu sais et puisque tu dis toi-même que ta fin approche, je puis sans te troubler te demander un grand service.

— Parle.

— Voici. J'ai perdu, l'an dernier, une excellente amie, que tu connaissais. Si tu la revois là-haut, dis-lui que je ne l'ai pas oubliée.

Et l'autre simplement de répondre :

— Tu ne pourrais pas faire tes commissions toi-même ?

Consonnes et voyelles.

L'abus de l'emploi des initiales aboutit à de curieux résultats.

Les sociétés cherchent maintenant à avoir un nom composé comprenant en initiales des voyelles bien placées, de telle sorte qu'elles aident à la constitution du mot factice. Ainsi le C.O.R.T.I. a pu devenir la *Corti*, mot facile à prononcer, bien connu des intellectuels. S'il n'y avait que des consonnes, ce serait du Tchéco-Slovaque !

A la Comédie-Française, dans une pièce de M. Paul Ferrier, on a pu entendre, au beau milieu d'un alexandrin : « ... les quarante H.P. », dont le son plein, pour la nécessité des douze pieds du vers, devenait : « les quarantehach'pé », avec élisions. Récemment, M. Tristan Bernard rappelait ce vers d'un quatrain qu'il écrivit : « Tout l'honneur n'était point pour J.-B. Poquelin » ; on doit donc prononcer « Jibé ». N'a-t-on pas pris l'habitude de dire : « Notre confrère H.-R. Lenormand », ce qui s'énonce « Hache Er Lenormand » ? Mieux : lorsqu'un cabaret artistique on annonce le poète Ch.-A. Abadie, son camarade dit, en somme : « Cé hache à Abadie ». Nul ne sourcille. On ne s'étonne plus de ces mœurs coquettes.

De « café-concert » on a fait : caf'-conc' ; bientôt peut-être on dira : le c.c.

Le Masque de Verre.

A nos Lecteurs et Abonnés

C'est demain jeudi que nos lecteurs et abonnés pourront, au bureau de location du Théâtre Michel, retenir leurs places pour la matinée du 5 février qui comprendra, comme nous l'avons annoncé, hier, une causerie de M. André Antoine sur le cinématographe et des auditions des meilleurs chansonniers montmartrois.

Rappelons que nos abonnés n'auront d'autres frais, pour eux et leurs invités, qu'un franc de

M. Dominique BONNAUD qui prêtera son concours à la « Matinée-Comœdia »

droits par place : ils n'auront qu'à se présenter au bureau de location avec une bande justificative et le coupon qu'ils trouveront dans notre numéro d'hier et celui de demain.

MARDI PROCHAIN :

COMŒDIA

publiera *in extenso* :

LA COTE D'AMOUR

Comédie en trois actes de M. ROMAIN COOLUS

LES VOYAGES DE COMŒDIA

La Côte d'Azur

Départ les 22 Janvier et 5 Février

Itinéraire : Paris, Marseille, Toulon, Cannes, Antibes, Nice, Monte-Carlo, Menton, Paris.

Durée : huit jours.

Prix : y compris billet de chemin de fer aller et retour (places réservées) ; séjours dans de très bons hôtels avec trois repas, boissons et service ; autos, bateaux, voitures et tous les pourboires des guides accompagnateurs : 475 fr.

Ce voyage peut être fait individuellement au même prix avec date de départ à volonté.

Pour tous renseignements complémentaires, programmes complets des voyages, inscriptions, etc., s'adresser aux bureaux de Comœdia.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France